

Gehenna Par Lachésis

« *L'enfer c'est les autres* » Jean-Paul Sartre

Une bise cinglante me transperçait le corps, glaçant les plus infimes parties de mon être. Le vacarme des vagues sur le frêle bois de notre fragile embarcation me vrillait les tympans depuis maintenant plusieurs heures, des heures qui me paraissaient être une éternité. Cette traversée de l'Enfer m'était insoutenable, mais nécessaire, pour eux, pour ceux qui étaient restés ; étouffés par la misère, la souffrance et le malheur. J'étais entouré de corps glacés, aussi immobiles que le mien, perdus dans leurs pensées, leurs souvenirs, leurs cauchemars. Leurs visages dévastés m'étaient inconnus, mais je voyais à leur tenue que nous étions les mêmes, je devinais à leur chagrin que le malheur s'étant abattu sur nos vies était similaire.

Nous n'étions pas des lâches, nous ne fuyions pas, notre quête n'était guidée par aucun vice, si ce n'est celui de la soif de vie, la soif d'un horizon meilleur était notre guide ; la quête d'une vie et non d'une survie. Notre barque, entremêlement de planches fragiles, était projetée en tous sens par la rage de Neptune, mais notre détermination, la flamme vaillante survivant au sein de nos corps épuisés, cette lueur, consolidait cet ensemble, une embarcation de fortune ; c'était bien le terme, notre voyage ne pouvant aboutir qu'avec la bénédiction des cieux, les ténèbres des abysses semblant tenir en leurs mains notre triste équipage, prenant plaisir à nous tourmenter. La nuit sans étoile laissait une pâle lune claire noyer la scène d'une lumière fantomatique, presque absente. Le sel de l'océan, tel des milliers d'éclats de verre projetés par les vagues furieuses, brûlait nos yeux las. Les hurlements de l'écume sauvage offraient à nos imaginaires, fertiles en cette période d'incertitude, une peur permanente. Le plus dur de notre périple n'était pas encore derrière nous, la terreur nous prenait au ventre ; l'océan, assassin, n'en était qu'une cause parmi tant d'autres. Un son tonitruant, une lumière vive, des vagues redoublant d'intensité ; la foudre s'abat avec violence à quelques mètres de notre embarcation.

L'entrée en enfer commença. La première chute ; un homme à peine plus âgé que moi, d'une trentaine d'années. L'effervescence des déplacements avait causé sa perte, nous étions une vingtaine sur ce maigre rafirot. Assis, nos corps étaient tassés les uns sur les autres. La première chute, le premier mort, un brusque sursaut de notre barque de bois l'avait précipité au fin fond de la gueule abyssale de l'océan. Celle-ci, en gouffre insatiable, l'avait emporté, englouti. Ces quelques secondes resteront gravées à jamais en moi, des cris, des pleurs, l'expression d'une peur intense, d'une détermination désespérée, des appels au secours, plus rien. Seules nos respirations faibles et saccadées brisaient le silence s'étant installé. L'océan semblait avoir retenu sa respiration ; le vent, la pluie paraissaient éviter notre maudite embarcation. Nous nous regardions sans rien dire ; nos peurs étaient devenues matérielles. Nous pouvions maintenant constater la chute de notre rêve d'utopie, sa noyade, sa suffocation. Le premier était mort, le premier d'une longue série. La nuit était passée, lentement, personne ne disait un mot, tous étaient troublés par les derniers événements, la peur était palpable, la fatigue, insoutenable. Les pauvres réserves de vivres dont notre fuite avait permis le transport s'amenuisaient sans qu'aucun n'ait faim ; se nourrir et s'abreuver étant devenu de simples futilités, une nécessité dérisoire dans notre malheur accablant.

C'est avec l'écoulement de nos provisions d'eau que la folie s'installa en nous, semblable à un lent poison. Les regards las se chargeaient de démence, l'orage était proche. Je le sentais enfler en moi, tentant de gouverner mon esprit, je me raccrochais à mes souvenirs, à l'existence heureuse que j'avais menée. Les jours s'enchaînaient, les uns après les autres, je sentais l'état de mes compagnons se dégrader à la suite du mien, des pensées ne m'appartenant pas me venaient à l'esprit, une jalousie vorace : une femme et son enfant avaient en leur possession une flasque d'eau. Je ne rêvais que de leur arracher, de m'en abreuver goulûment. Je n'étais pas le seul à penser cela, les regards étaient devenus dangereux, animés par la soif et la faim, les corps semblaient prêts à se jeter les uns sur les autres, comparables à des bêtes contrôlées par un instinct primaire les dépassant. Les temps où le soleil disparaissait à l'horizon étaient les pires de tous ; une pénombre oppressante, une tension étouffante, des regards hostiles que l'on distinguait avec peine. Cette nuit sans lune n'échappait

pas à ce règne de terreur, elle passait, interminable, le chaos environnant avait repris ses droits, nul ne parlait, nul ne bougeait. La haine envahissait mon esprit, ardente, maudissant l'étendue d'eau qui nous emprisonnait, maudissant notre barque, une colère contre le Monde, celui ayant envoyé au sein de nos paisibles villages des êtres assoiffés de pouvoir, de richesses, ceux ayant brisé notre tranquillité, broyé l'innocence de nos enfants, violé et déshonoré nos femmes, soumis nos hommes. Ils étaient arrivés quelques mois plus tôt, de longs mois bercés par une souffrance meurtrière. Ils avaient débarqué sur nos innocentes rives au dos de leurs monstres d'aciers, armés de technologie n'étant voués qu'à la destruction. Je les haïssais, de toute mon âme, ils m'avaient tout pris, je leur avais laissé, moi parmi tant d'autres, ma famille, mes proches, mon toit, mon passé, ma jeunesse, ma joie, le corps de Gaëlla ; je leur avais laissé mon futur.

Notre chute, la descente en enfer, fut rapide, violente. Elle avait frappé notre équipage soudainement, ne laissant aucun rescapé. Des vagues, assassines, voraces, là, un craquement sec, le bois pourri se fendant, de l'eau noyant mes membres inférieurs sous un courant glacé. Des cris, une panique se répandant tel un poison, des Hommes corrompus par le manque essayant de sauver leur peau, se poussant, se frappant, précipitant ceux qui étaient leurs alliés par-dessus bord vers une mort certaine. Une femme hurlait, tenant dans ses bras squelettiques un minuscule corps que la vie avait déserté, des hommes à la mer, des corps dévorés par les profondeurs.

Ma chute fut lente, ne fit pas plus d'un mètre, mais me parut durer une éternité. Un homme m'avait saisi au col, un compagnon avec qui j'avais partagé ma vie ces derniers temps, une lueur folle animant ses yeux d'une expression meurtrière. J'avais pu suivre cette folie, la voir consumer lentement son âme, effacer la bonté de l'homme qu'il avait été, sa soif de vivre même au péril des autres l'avait rongé de l'intérieur. Le contact avec l'eau fut égal à une soudaine et profonde morsure, les crocs acérés, glacés de l'océan s'étaient enfoncés sans douceur dans mes membres, plongeant mon esprit dans une froide panique, je me débattis vainement, mes jambes en partie pétrifiées s'agitaient avec difficulté, mon cœur, épuisé par cette lutte contre l'invisible, me lançait douloureusement, le sel, brûlure cruelle, semblait prendre plaisir à venir trouver refuge dans mes yeux, au sein de mes plaies encore ouvertes. Les courants, sauvages et imprévisibles, tordaient mon cœur, amaigri et faible, je n'entendais plus rien du chaos de la surface, le seul son me parvenant étant le tambourinement de mon sang à mes tempes. Les méandres de l'océan s'étaient déjà approprié mon corps, attiré rapidement vers une immensité sans fond. Une image persistait en mon esprit devenu sénile, celle d'une noire créature, obscure et difforme, ne possédant qu'une immense gueule cernée de crocs cauchemardesques et de multiples yeux, vides et malsains, n'existant seulement afin de contempler le malheur dont la créature est la génitrice. Cet être abyssale avait fait sienne mon âme égarée, mais l'océan, gouffre insatiable, étendait déjà ses bras traîtres vers d'autres malheureux, laissés là en pâture au Monde par l'égoïsme et l'égocentrisme de leurs pairs. Ma peur, que dis-je, la terreur absolue qui me prenait à la gorge, étouffait toute trace de mon courage d'antan, je n'étais que panique, effroi et désespoir, me débattant vainement contre la mort qui me tenait fermement en son sein. Au fond de moi, cette soif de vie qui m'avait poussé à tenter cette traversée de l'enfer, cette flamme, semblait se noyer elle aussi, étranglée par le malheur.

Puis, le calme, un calme étonnant, loin d'un silence apaisant, une quiétude inquiétante, qui n'avait pas sa place au cœur de ce chaos. Une panique nouvelle emplit d'incompréhension gema en moi, sentiment apaisé par une caresse chaude, chaleureuse sur ma joue glacée. La terreur céda sa place à de nombreux souvenirs imposés à mon esprit par une force inconnue. Un soleil éclatant remplaçant l'océan sombre, des cris d'enfants joyeux, un vieux ballon abîmé, une douce effervescence symbole de vie, mes sœurs et mes frères lançant des billes sur une terre sableuse et sèche, des femmes et des hommes au visage épanoui discutant accoudés au puits de pierre. Plus loin dans ce paisible village, un troupeau de chèvres était allongé, profitant des derniers rayons de soleil. Le chant des oiseaux accompagnait la beauté de cette nature en parfait harmonie avec l'Homme. Soudain, progressivement, un brouillard corrompu rampa sur cette terre vierge de tout vice, une brume hideuse rendant la scène floue, masquant la joie simple de mon village. Je ne vis bien vite plus rien, tous mes sens étaient mis en échec par les épaisses volutes de fumée, celles-ci étouffant notre douce sérénité. Une odeur de peur et de cendres se mit à flotter soudainement, des flammes se mirent à ronger le toit de nos bâtisses de bois et de pierre, des cris de

peur, de douleur. Le puits détruit. Des Hommes corrompus violant nos terres, des corps sans vie détruits par des corps sans âme, une vie en particulier, tranchée violemment, le cadavre défiguré de ma soeur, la haine qui commence à prendre possession de mon esprit, une rage pure contre ces envahisseurs illégitimes. Ils n'étaient pas humains : le mal, la soif de pouvoir avaient investi leur être tout entier. Je haïssais ces hommes, aussi insatiables que l'océan, voulant toujours plus au dépend de leurs semblables. Les balles pleuvent, je cours, l'énergie du désespoir seule me donnant la force d'avancer, mes jambes épuisées me lancent, de l'eau entre dans ma bouche, le feu roussit ma peau, le sel déchire ma gorge, la fumée brûle mes yeux, autour de moi les Hommes meurent, je sombre.

Au loin, très loin, une lumière pâle m'éblouit, elle se rapproche, m'inonde, me submerge, une chaleur envahit mes membres, offrant un net contraste avec les froides ténèbres de l'océan. Je ne ressentais plus ni froid ni douleur. La source de la faible clarté était maintenant plus vive, semblant se rapprocher lentement de moi. Je n'étais plus vraiment coincé dans la gueule de l'océan, je ne saurais décrire le lieu, ou plutôt l'absence de lieu dans lequel je me trouvais, tout était trop abstrait, en même temps trop profond pour être décrit. La lueur devenue éclatante se tenait maintenant devant moi. C'est là que je la vis pour la première fois, Elle, allégorie de la beauté, de la bonté et de l'altruisme humain. Elle, l'ange, une silhouette aux cheveux presque blancs se dessina dans le puits de lumière me faisant face, une jeune femme aux yeux d'un bleu si pâle, si beaux, qu'il m'était impossible d'en détacher mon regard. Elle était d'une blancheur presque maladive mais tout en laissant échapper une tristesse écrasante, Elle semblait rayonner de vie. Une sérénité absolue occupait ses yeux qui m'observaient avec intérêt. Mes lèvres me paraissaient être figées, mais je n'en eus pas le besoin. Elle ne parle pas, Elle montre, Elle ressent et fait ressentir ce que de simples mots ne pourraient décrire. C'est ainsi qu'Elle s'adressa à moi, en fermant ses fragiles paupières et en m'incitant à faire de même. Elle me montra alors son histoire.

Une jeune fille, en tous points identiques à l'ange, plus jeune certes, mais tout aussi belle, elle semblait aussi moins pâle, son teint fantomatique avait fait place à une peau dorée par la soleil. Elle respirait la vie mais ne s'attarda pas sur celle-ci. Elle choisit de me présenter une scène plus sombre, plus oppressante, des Hommes, semblables aux bourreaux de ma liberté. Ils la frappent, la tirent, la relâchent, recommencent. Elle court, je vois nos histoires se mêler, la course effrénée, une différence, je courais pour sauver ma vie, elle courait sauver la leur, essayant de toutes ses forces de sauver son utopie. Notre descente en enfer était similaire, moi dans l'infini océan, elle dans un puits étroit, la suffocation, le désespoir, la douleur. A la différence qu'elle n'avait jamais abandonné : là où je m'étais résigné, elle avait lutté. Alors, une promesse, une demande, une prière : si on le lui permettait, elle recueillerait les âmes des victimes de la cruauté humaine. Elle leur offrirait l'utopie rêvée, leur paradis. Elle était alors devenue, non pas un ange comme je l'avais cru, mais une guide, une guide offrant refuge face aux injustices et à la cruauté du monde. Maintenant je savais, Elle était restée, non pas pour elle mais pour nous, pour nous permettre, après avoir traversé l'enfer à la nage, d'atteindre notre utopie, d'accéder à la paix ayant déserté cette Terre.

Lorsque mes paupières se rouvrirent, Elle me souriait faiblement, presque tristement, elle me semblait alors plus humaine que tous ces Hommes corrompus par le poison de l'avidité, cette moisissure qui avait massacré notre belle existence. Sa silhouette déjà pâle faiblissait progressivement, j'étais serein, toute peur avait disparu, chassée par la promesse qu'Elle ne nous abandonnerait pas, qu'Elle était là, qu'Elle traquerait et purifierait la moisissure, qu'Elle laverait le monde afin que cette Terre redevienne belle, innocente. Cette noirceur qui étouffait les Hommes disparaîtrait, et durant cette guerre, Elle continuera d'apaiser nos âmes empoisonnées. Alors, une tranquillité que je n'avais pas ressentie depuis ce qui me semblait être une éternité m'envahit, je la laissai me porter, m'emmener avec elle vers des profondeurs cette fois-ci lumineuses. Je me sentais partir, doucement, tranquillement, mon histoire, mes peurs, étaient maintenant entre ses mains bienfaitrices, je pouvais enfin dormir, arrêter de penser, reposer mon âme meurtrie. Elle vaincra le mal, vaincra les Hommes mauvais, car un monde créé pur et paisible ne pouvait finir consumé par les flammes du vice. La dernière chose que j'entendis, une phrase, porteuse d'espoir : " sic itur ad astra".

*« Si tu traverses l'Enfer, ne t'arrête pas » Winston Churchill*